

À LA PREMIÈRE PERSONNE (EXTRAIT)

Tatiana Gritsi-Milliex*

À André et Lilette Chamson

Je suis née dans le creux que forment les trois collines. Tous les matins le soleil se levait sur l'Acropole, tous les soirs il se cachait derrière la Pnyx. Je mesurais sur les colonnes l'avancée des saisons. Au printemps, le soleil surgissait derrière la quatrième, derrière la sixième au cœur de l'été. En automne, il incendiait les cannelures de la deuxième. En hiver seulement je ne savais trop sur quelle colonne sa lumière tombait tout d'abord : il faisait froid et je m'attardais au lit.

J'entrais alors dans ma septième année. J'avais déjà des amis que beaucoup, oh oui, beaucoup de grands n'avaient pas. Je connaissais Socrate : il avait une longue barbe et des yeux vides ; une petite statue de lui se trouvait devant un café, au pied de la Pnyx et quand je venais là, avec mon père manger un sucre de vanille, je m'oubliais longuement à le contempler. Tandis que je suçais ma cuillère, j'écoutais papa me raconter que Socrate avait été un sage, le plus grand sage de la terre, celui qui disait « Je ne sais rien » et qu'on l'avait tué parce qu'il disait toujours la vérité. Mon père alors me montrait la grotte : « Tu vois, Tina, c'est là qu'ils l'avaient enfermé, c'est là qu'ils lui donnèrent à boire la "ciguë" et qu'il refusa de suivre ses disciples venus pour le sauver ». Pendant ce temps, moi, je me dépêchais de calculer dans ma tête combien de mensonges j'avais dits dans la journée, afin de voir s'il y en avait assez pour échapper à la prison et j'en trouvais tout de suite un si grand nombre qu'il y en avait de reste pour le lendemain. Alors je me sentais heureuse et bien tranquille. Je n'avais pas du tout envie, moi, qu'on me tuât, pour la vérité.

* Texte paru dans la revue *Cahiers du Sud*, n° 335, juin 1956, Marseille, pp. 57-70. Traduit du grec par Roger MILLIEX.

Socrate était néanmoins mon ami, comme tous ces vieux hommes des temps anciens qui étaient miens, bien miens : j'avais de longues conversations avec eux et quand ils ne me répondaient pas, je me mettais en colère et je leur demandais des comptes.

Un jour même j'ai pleuré au pied des six filles – les grands les appelaient Caryatides – parce qu'elles ne voulaient pas me dire quelle d'entre elles était la fausse. Et alors, si je lui parlais, à la fausse, ce serait pour rien, parce que les autres, les vraies, elles entendaient, mais l'étrangère ?

Je leur ai demandé à chacune leur nom. La première, je l'ai appelée Hélène – le nom de ma mère, la deuxième, Myrto. Les deux suivantes ne savaient pas dire leur nom. Je les ai laissées et suis passée aux autres. Je me disais : « Une des deux qui ne savent pas dire leur nom doit être l'étrangère ». Mais laquelle des deux ? Je jouais à leurs pieds et de temps en temps, je me retournais à l'improviste vers elles, pour les attraper en train de me regarder : celle qui ne me regarderait pas serait la fausse, comme qui dirait la photo de la vraie, – les photos, ça ne regarde pas. Ma plus grande amie était la dernière. – Elle avait le plus beau visage de toutes, avec un cou très pur et chaque fois, c'était elle que je surprenais en train de me sourire. Je l'appelais Belle.

Un jour, oh ce jour affreux, je vins m'asseoir sur ses marches pour lui raconter mes malheurs.

J'avais une marguerite, une marguerite jaune qui avait poussé toute seule – la graine, avait dit Mamzelle Marie, était tombée par mégarde de la main de Déméter dans le lécythe incrusté d'arabesques. Je l'avais vue mettre au jour ses premiers petits pétales, les ouvrir paresseusement, les étaler. Le cœur de la marguerite avait une couleur qui me faisait croire qu'un petit soleil y habitait, mon soleil à moi. Depuis lors, mon premier bonjour était toujours pour elle. Je montais en courant les marches de l'entrée, laissais derrière moi les Propylées, sautais à pieds joints par-dessus les marbres brisés et arrivais sur elle, toute haletante. Je lui criais bien fort : « Bonjour, Marguerite » et sans souffler j'allais puiser de l'eau de la citerne dans le creux de mes mains pour l'arroser. Je faisais le va-et-vient deux, trois, quatre fois, parce que l'eau me filait entre les doigts et j'avais peur que la marguerite n'ait pas bu à sa soif. et puis, il arriva un jour ce qui devait arriver. Quelqu'un cueillit la fleur. Je n'eus pas un cri. Je m'assis sur les marches du portique et Belle étendit sur moi son ombre, une ombre très, très longue pour y cacher mes larmes. Elle seule m'avait comprise. Maman me gronda, parce que je ne voulus pas manger. Papa assura qu'une autre marguerite pousserait bientôt, mais je savais bien, moi, que Déméter était morte depuis des années et des années et que jamais plus une graine, une seule graine, ne retomberait de sa main sur l'Acropole.

Le même soir cependant j'avais déjà oublié la marguerite et mon chagrin. Le quartier s'affairait. Quelque chose d'extraordinaire se préparait qui faisait bavarder longuement les femmes rassemblées devant leurs maisons. Je trottais comme un petit chien de porte en porte, cherchant à comprendre ce qui se passait.

– Kyra-Angheliki, Kyra-Angheliki, dis-moi, qu'est-ce qu'il y a ce soir?

– C'est la fête de Notre-Dame de Vlassarou.

– Et alors?

– Et bien, chaque année, à pareille date pendant la nuit, la Vierge met son vêtement doré et son casque étincelant et apparaît à ceux qui ont le cœur pur et bon.

– Tu m'emmèneras, dis, Kyra-Anghéliké? Je voudrais bien la voir moi aussi. Habillée comme tu dis, est-ce qu'elle ne ressemblera pas à l'Athéna que les anciens avaient sur l'Acropole?

– Seigneur Jésus, qu'est-ce que j'entends? C'est ton «européenne», ton institutrice qui t'a appris de pareilles choses? Écoutez moi ça: notre Sainte Vierge Athéna!

Et scandalisée, elle se signa trois fois.

La brave femme avait beau dire, je n'en croyais pas moins que la Panaya à la robe d'or était bel et bien Athéna au vêtement d'ivoire et du haut de la galerie, de notre maison, je restai très tard à contempler l'église illuminée où l'on célébrait l'office de la Vierge pendant toute la nuit, certaine que finirait bien par m'apparaître, revêtue d'or, la figure féminine dont j'avais tant rêvé.

Η ΜΙΚΡΗ ΣΟΥ ΠΟΛΗ

Αλήθεια, δε μπόρεσες να ξεπεράσεις την εποχή
που φοβόσουν το λύκο και καρτερούσες τον άγγελο.
Μελέτησες τα ήθη και έθιμα της ιστορίας,
πέρασες κάτω απ' τα τόξα των σύγχρονων γεγονότων,
ταξίδεψες. Ωστόσο, δε μπόρεσες ν' αποβάλεις
τη μικρή παιδική πόλη από μέσα σου,
τη γινομένη από αγαθά πρόσωπα, τόπους
γυμνούς ή κατάφυτους, ουράνια πράγματα,
με τον σεβγάσμιο εκείνο γέροντα γιομάτον στοχασμό
και ύψος, τον Ταϋγετο, στην πρωτοκαθεδρία.

Κι αλήθεια, πόσο αναπαυμένα θα ένιωθες αν μπορούσες,
γυρίζοντας τις πλάτες στις γιγάντιες πόλεις,
να επέστρεφες εκεί, στα πράγματα που σου έδωσαν
κ' ύφανες το ωραίο σου όνειρο, στο λόφο όπου κάθησες
έναν καιρό στο θρόνο του και βασίλεψες στην ειρήνη,
να επέστρεφες, να επέστρεφες κάτω από τα ιλαρά τους
βλέμματα να μαζέεις ξύλα για το βράδυ σου.

CHOIX DE POÈMES

Nikiphoros Vrettakos*

TA PETITE VILLE

En vérité, tu n'as jamais pu dépasser l'époque
où tu avais peur du loup et où tu guettais l'arrivée de l'ange.
Tu as étudié les mœurs et les coutumes de l'histoire,
tu es passé sous les arcs des événements contemporains,
tu as voyagé. Tu n'as cependant jamais pu expulser
hors de toi la petite ville de ton enfance,
cette ville faite de belles personnes, de lieux
dénudés ou fertiles, de choses célestes,
avec ce respectable vieillard rempli de pensées profondes
et de hauteur, le Taygète, à la place d'honneur.

Eh oui, vraiment, comme tu te sentiras soulagé si tu pouvais,
tournant le dos aux villes gigantesques,
Retourner là-bas vers les choses qui t'ont permis
de tisser ton beau rêve sur la colline
où tu t'assis un temps sur son trône et où tu régnaï sur la paix,
retourner, retourner sous leurs regards rieurs
pour ramasser du bois pour le soir.

* Traduction de Constatntin ΚΑΪΤΕΡΙΣ, qui prépare une édition de poèmes de Nikiphoros VRETTAKOS pour les éditions Desmos.